

Rémy Hebding

DE SOCRATE À JÉSUS

Vers une autre sagesse



Rémy Hebding

De Socrate à Jésus

Vers une autre sagesse

empreinte
temps présent.

Sommaire

Introduction	9
I. La grande consolatrice	13
Mieux s'orienter dans sa vie	15
La philosophie de rue	27
Les sagesse antiques	41
La liberté intérieure	55
II. Réussir sa vie?	69
Le combat pour l'existence	71
Une sagesse assimilable	85
Contre les troubles de l'âme	101
Face à l'inacceptable	119
III. La vraie sagesse	133
Un christianisme édulcoré	135
Un certain Boèce	149
Le christianisme s'installe	163
La servante de la religion	177
Foi et raison	191
Dieu « pour moi »	205
Des notes discordantes	219
Une situation inconfortable	233
Conclusion	259

Introduction

Placer une alternative entre Socrate et Jésus, c'est d'emblée introduire un choix entre deux noms, entre deux êtres perçus le plus souvent comme complémentaires. Effectivement, faire état de leurs points communs semble mieux accepté que de se risquer à établir des oppositions entre deux personnalités aussi fortes et porteuses d'un message aussi déterminant.

Tous deux se distinguent comme des éveilleurs de conscience. Les personnes les ayant côtoyés en sont sorties transformées, passées par une conversion de tout l'être. L'un comme l'autre refusent la position privilégiée d'un maître qui enseigne, qui communique un savoir à un élève. Socrate ne cesse de dire et de répéter qu'il ne sait rien à des interlocuteurs encombrés de certitudes et de vérités toutes faites. Le but du dialogue socratique est de faire naître, dans celui à qui il s'adresse, le désir d'accéder à une véritable maîtrise intérieure. « Connais-toi toi-même » confie-t-il à la personne abordée au hasard de ses rencontres. Quant à Jésus, il n'hésite pas à provoquer les autorités religieuses de son temps. Il les défie jusque dans la Synagogue, au point d'éveiller chez elles la volonté de lui nuire. De le faire taire à jamais. Mais auprès des laissés-pour-compte de la vie, des petits, des souffrants, il délivre de la peur d'être libres. Il les fait se relever du handicap qu'ils croyaient irrémédiable.

Socrate comme Jésus ne fuient pas le monde dans quelque monastère destiné à la méditation. L'un comme l'autre rejoignent leurs contemporains sur le lieu de leurs activités quotidiennes. La rue est leur horizon. La foule et le bruit ne les indisposent pas. On peut même dire que leurs propos s'inspirent directement des personnes entrevues lors de leurs rencontres. Les paraboles de Jésus mettent en scène des personnages contemporains. De même, les récits sont puisés dans la vie réelle. Quant à Socrate, il pratique une philosophie de rue, proche des gens et de leurs préoccupations du jour. L'un comme l'autre n'enseignent pas à un auditoire choisi destiné à faire de la pensée une activité rémunérée.

Au cours de l'histoire, Socrate est devenu le symbole d'une activité philosophique libérée des pesanteurs de l'enseignement d'école. Ceci d'autant plus que sa postérité se révélera moins soucieuse de se cantonner à la transmission du non-savoir. Le libre questionnement s'est vite mué en une floraison de systèmes se prévalant chacun d'un accès privilégié à la vérité. Et l'Église n'a eu de cesse d'annexer les outils conceptuels de la philosophie afin de transformer l'annonce évangélique en savoir recevable et acceptable par tout être doué de raison. La théologie est alors promue comme étant « la vraie philosophie » et « la vraie sagesse ». Une grande partie des Pères de l'Église s'ingénia à entreprendre un grand travail de récupération d'un mode de pensée placé au service de l'appareil ecclésiastique. Avec le risque, largement encouru, de faire de l'Évangile un enseignement bien trop raisonnable.

Il n'est pas étonnant si, aujourd'hui, la redécouverte de la philosophie comme manière de vivre enjambe allègrement la période où les mots de la foi ressemblaient étrangement aux mots de la philosophie. Cette dernière a repris ses droits sur une pensée englobante et récupératrice.

Actuellement, grâce à l'attrait suscité par le questionnement philosophique, nous sommes revenus au point de départ de ce qui pourrait être une confrontation entre Socrate et Jésus. Nous avons sous nos yeux la postérité des deux attitudes. La sagesse, tant recherchée aujourd'hui par nos contemporains, leur offre la possibilité de se confectionner leur propre « citadelle intérieure » à l'écart des agressions de tous ordres rencontrées en ce monde. C'est un chemin sécurisant dans un environnement qui l'est de moins en moins. Il offre la particularité de vivre avec ses semblables tout en se garantissant un espace de quiétude et de sérénité. Se détacher par la pensée en recourant aux textes puisés dans l'histoire de la philosophie, et plus particulièrement de la philosophie gréco-romaine, permet de mettre des mots sur ce que l'on vit. C'est se retrouver soi-même par une mise à distance d'avec le monde.

Ce chemin initiatique correspond à une aspiration largement partagée par nos contemporains. Ils y trouvent une satisfaction qui ne saurait être négligée. Elle est de nature tout spirituelle, même si elle obéit à une démarche propre au mimétisme de la consommation.

On serait tenté de voir une analogie entre l'intériorité socratique et la démarche propre à la foi. Et d'opérer, comme la plupart des Pères de l'Église, une opération de récupération de cette demande de spiritualité. Mais l'Évangile n'est pas « la vraie philosophie » ou « la vraie sagesse ». Jésus n'était pas un sage. Il y a de l'absurde et du déraisonnable dans le message du Crucifié.

I. La grande consolatrice

Mieux s'orienter dans sa vie

Le premier café philo a vu le jour en 1992 au café des Phares, place de la Bastille, à Paris. Le principe en est simple. Il s'agit de se retrouver régulièrement – en l'occurrence le dimanche matin – autour d'un petit noir afin de commenter publiquement la marche du monde en essayant d'y introduire des éléments de réflexion de nature philosophique. Mais il ne s'agit, surtout pas, de participer ou d'assister à un enseignement philosophique. Si la philosophie accepte de quitter l'université pour fréquenter des lieux publics et populaires, ce n'est pas pour se conduire en savoir fréquentable par une seule minorité d'initiés. Non. Bien au contraire. Se réunissent dans l'arrière-salle du café des participants jeunes et vieux, munis ou pas d'une culture philosophique. Possesseurs ou pas des clefs de compréhension des concepts de cette discipline. Cela ne signifie pas pour autant un libre cours au bavardage et au brassage de lieux communs. Nous ne sommes pas au comptoir!... Ici, dans ce lieu privilégié, comme en retrait de la vie bruyante et agitée du zinc, règne une atmosphère studieuse. Chacun, certes, est invité à s'exprimer en toute liberté, mais cela s'opère d'une manière courtoise et répondant à d'indispensables principes de discipline. Le débat est canalisé et maîtrisé par un animateur. En début de séance, il rappelle les règles du jeu. «Écoutez-vous les uns les autres. N'ayez pas peur de dire ce qui vous passe par la tête, mais sachez aussi vous taire

quand il le faut. Essayez de construire, d'avancer dans la réflexion philosophique¹. » Mais avant de laisser la parole suivre son cours, en l'ayant distribuée à qui la demande, l'animateur a pris soin de développer le sujet, en guise d'introduction, afin de permettre à chacun de livrer sa vision des choses sans se perdre dans des considérations trop générales. Mais aussi sans se laisser aller à des digressions trop personnelles, bien éloignées d'une réflexion partageable aussi bien par la jeune étudiante à l'allure délurée, chevelure savamment décoiffée, que par le vieux monsieur discret complet-veston-cravate. L'animateur suscite l'intervention de chacun sans pour autant se montrer trop contraignant. Car tous doivent se sentir à l'aise de s'exprimer spontanément. Certains, bien sûr, parlent trop. D'autres pas assez.

Ce dimanche matin, le sujet débattu, « La fantaisie », suscite l'intérêt. Certes, il peut sembler par trop classique, sorti tout droit d'un manuel à l'usage des animateurs de cafés-philo. Mais les quelques dizaines de consommateurs de l'arrière-salle du café des Phares ne se laissent pas décourager par le caractère un peu scolaire du thème à l'ordre du jour. On les sent, pour la plupart, rôdés à ce genre d'exercice. Il en ressort que la fantaisie peut se parer d'une allure moins convenue, moins directement ostentatoire. Elle est la bienvenue pour faire passer des idées pouvant choquer et indisposer. Mais, aussi, comme le confie un des participants, « la fantaisie permet de comprendre la norme, de voir qu'elle est mobile, et de croître ».

Tout l'art de l'animation consiste à faire progresser le débat en reprenant des éléments assez solides pour permettre à tous de se reconnaître dans une construction collective.

1. Élise Lépine, « Café-philo, pensée ristretto ? », *Les grands maîtres de la sagesse*, Paris, Le Point Références, mai-juin 2013, p. 32.

Certains observateurs extérieurs peuvent peut-être considérer qu'il ne s'agit là que de vains bavardages. Car philosopher sur des sujets apparemment badins demande un minimum d'apprentissage des textes majeurs. Ce n'est pas l'avis des initiateurs des cafés-philo pour qui la philosophie doit redevenir l'affaire de tous et non pas demeurer le domaine privé de quelques spécialistes. Penser par soi-même, en confrontation avec la pensée des autres, c'est rejoindre l'intuition des Anciens pour qui l'amour de la sagesse incluait le refus de la confiscation par quelques-uns de la maîtrise du discours réflexif. La recherche de la vérité passe par la transgression des inhibitions et des interdits logés au tréfonds des consciences.

Contre le conformisme académique

On ne peut que se réjouir de voir la philosophie quitter les rivages convenus de l'académisme universitaire pour revenir à l'endroit qu'elle n'aurait jamais dû quitter : la rue. Ou plutôt, ce lieu de convivialité et d'échanges représenté par le café. Là, nous sommes loin d'un corps professoral pétri d'un savoir conventionnel, formaté, éloigné des préoccupations quotidiennes de chacun. Les Anciens ne s'y trompaient pas, tel Platon, lorsqu'il dénonçait ceux qui prétendaient faire commerce de la sagesse. Les sophistes étaient ses plus fidèles adversaires. Ils détournaient la jeunesse de la vraie philosophie en la rendant insolente et futile. L'auteur de la *République* ne pouvait concevoir que la philosophie puisse faire l'objet d'un enseignement scolaire, et qui plus est rémunéré. Selon lui, les maîtres de la sophistique – Gorgias, Protagoras et Hippias – ne se souciaient guère de la vérité, seul leur importait l'art de persuader, c'est-à-dire rendre crédible la plus irrecevable argumentation. Ils vivaient de la philosophie, à défaut de vivre pour elle. Celle-ci était, pour eux, un moyen

commode et rémunérateur d'acquérir les fondamentaux de l'art de l'éloquence persuasive. Les sophistes étaient devenus de véritables bonimenteurs prêts à sacrifier le respect de la vérité au profit de la seule efficacité du discours.

Schopenhauer, qui ne manifeste pas pour les professeurs une considération excessive, n'éprouve pas beaucoup de difficulté pour actualiser la diatribe platonicienne contre les sophistes. Il constate, d'abord, que de tout temps, très peu de philosophes ont exercé le métier de professeur de philosophie et que moins de professeurs de philosophie ont encore été philosophes. « En outre, il n'y a guère d'obstacle plus grand à la connaissance approfondie des choses, c'est-à-dire à la véritable sagesse, que l'obligation constante de paraître un sage, de ressortir devant les élèves curieux les prétendues connaissances que l'on possède et de tenir des réponses prêtes pour toutes les questions imaginables² ». L'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation* en vient à déceler le phénomène d'autocensure chez ceux dont la tâche, et le métier, consiste à diffuser une pensée conforme à l'esprit dominant. Cela entraîne, et cela d'une manière imperceptible et inconsciente, une paralysie de l'esprit « au point que les pensées mêmes n'osent plus surgir ». Car l'atmosphère de la liberté est indispensable à celui dont la réflexion s'accommode mal des contraintes institutionnelles. « Car les fruits prennent le goût du sol sur lequel ils ont mûri ».

Pour Schopenhauer, seule une considération personnelle des choses peut ouvrir à une compréhension approfondie. Cela n'exclut pas, bien sûr, de se livrer à une lecture studieuse des textes fondateurs. Il n'existe pas de pensée réfléchie sans apprentissage. Le bavardage libre et spontané, à l'écart de toute référence livres-

2. Arthur Schopenhauer, *Au-delà de la philosophie universitaire*, Paris, Mille et une nuits, 2006, p. 28.

que, ne saurait tenir lieu de philosophie. Car on ne s'initie réellement à la doctrine d'un philosophe qu'en lisant ses œuvres, en évitant de recourir à des relations de seconde main. Schopenhauer l'autodidacte se fait une haute idée de l'art de penser par soi-même. D'où son aversion à l'égard de ceux pour lesquels les honneurs académiques sont la seule ambition. Mais il se méfie tout autant de tous les dérisoires effets de mode dans le domaine de la pensée. Penser par soi-même lui semble plus important que de se conformer à la philosophie du moment. Sa référence constante aux Anciens lui permet de maintenir une distance inactuelle avec le bouillonnement contemporain. Trop répondre à l'attente du moment lui semble suspect. Il lui faut, à la fois, être à l'écoute du monde tout en se ménageant le recul propice à l'évaluation dépassionnée. Les débats du moment ont besoin d'être appréciés à leur juste valeur, en essayant de se libérer des automatismes réducteurs et conformistes de la pensée.

Penser sa propre vie

Ainsi, penser par soi-même rejoint « la philosophie de rue » propre à la démarche de la philosophie grecque. Plutôt que de réserver l'art de la spéculation à des personnes mandatées et formées pour cet usage spécifique et bien caractérisé, les questions de tous sont rendues à chacun. Sans discrimination et sans exigences particulières. Après tout, les questions fondamentales de l'existence concernent chaque individu. Lui seul est appelé, sinon à les résoudre, du moins à s'en préoccuper sérieusement. Les interrogations les plus fondamentales – et donc les plus personnelles – ne sauraient se satisfaire de raisonnements passe-partout conçus en dehors de la réalité vécue et expérimentée. Schopenhauer était conscient, jusqu'à l'irritation obsessionnelle, de l'état de la philosophie réduite à une « science des purs concepts ».

Celle-ci s'inscrit à l'écart de tout questionnement existentiel propre à chaque individu et permet à quelques-uns de s'assurer un métier tranquille alors que d'autres se voient privés d'une pensée adaptée à leur propre situation. Car la connaissance abstraite et théorique est arbitrairement promue à un rang supérieur à toute connaissance intuitive, dépendante de son implication directe dans les aléas de la vie. Quand la démarche conceptuelle se complait dans l'obscur et l'abscons des théories nébuleuses et hermétiques, la porte se ferme devant l'individu moyennement cultivé désireux de mieux s'orienter spéculativement dans son existence. Or, seule une considération personnelle des questions ultimes permet de parvenir à l'intelligence de sa propre vie. Ou, du moins, essayer tant bien que mal d'y parvenir. Mais, pour que la tentative soit bien engagée, il est nécessaire de concentrer en soi les dispositions requises. Malheureusement, les médiations intellectuelles donnent de la réalité une vision tronquée, bien éloignée de ce qui est vécu dans la tourmente, l'exaltation ou l'indifférence. En apportant de la précision conceptuelle et de la rigueur d'analyse, elles engendrent de la froideur. Les médiations intellectuelles se déconnectent de la rugosité du réel en gagnant en clarté de compréhension. Elles révèlent seulement un type de représentation faisant écran entre la personne concernée et l'expérience vécue. Et, si l'on suit toujours Schopenhauer, une autre regrettable dépendance existe pour l'étudiant venu à l'université pour bénéficier de l'enseignement du professeur de philosophie lui servant de médiateur. Faire de la philosophie une occupation professionnelle consiste à jeter par-dessus bord tout l'attrait d'une pensée libre, débarrassée de toute contrainte liée à la carrière et à la pesanteur académique. La philosophie ne saurait s'identifier, non plus, à un emploi routinier, sans autre surprise que la succession des jours et des années, des examens et des concours. Dans la préface du *Monde comme volonté et*

*comme représentation*³, Schopenhauer livre cette formule pour définir la recherche de la vérité : « Mais la vérité n'est pas une fille qui saute au cou de qui ne la désire pas ; c'est plutôt une fière beauté, à qui l'on peut tout sacrifier, sans être assuré pour cela de la moindre faveur ». Ce n'est ni une fille facile, qui s'offrirait à qui veut la prendre, ni une femme au foyer se confondant avec les meubles de la cuisine. C'est une « fière beauté » dont rien n'assure qu'elle soit toute disposée à sauter au cou du premier venu. Elle décide elle-même, sans avoir à se justifier, lequel de ses courtisans trouvera grâce à ses yeux. Car la fille est exigeante et ne part pas avec n'importe qui.

Pour Schopenhauer, l'existence du maître à penser en la personne du professeur de philosophie remplit l'office d'une fâcheuse médiation entre la pensée libre et l'étudiant. Ce maillon inutile dans la chaîne de compréhension enserre l'étudiant dans le conservatisme académique. Elle brouille sa vision du monde, des autres et de soi-même. Il se trouve alors corseté dans un échantillonnage de concepts formatés, très peu adaptés à son contexte existentiel. Pour se comprendre lui-même dans sa singularité et son exception, il lui faut enfiler le manteau d'un autre soit trop grand, soit trop petit. Rarement à la taille et au goût de la personne directement concernée.

Coincé entre des systèmes philosophiques propices à parfaire le corsetage de la pensée, et l'autorité d'un maître lui-même issu du conformisme académique, l'étudiant est assuré d'acquérir en quelques années toutes les aptitudes à reproduire le système.

L'ironie socratique

Cette rupture avec « une conception sacerdotale du rôle du philosophe⁴ » détrône ce dernier d'une situation légitimement conçue

DE SOCRATE À JÉSUS

Vers une autre sagesse

Socrate et Jésus, deux agitateurs de consciences :

Socrate propose le non-savoir comme préalable à l'étonnement philosophique. Il est le sage qui, par son dépouillement, a su accéder à la paix intérieure à laquelle aspire tant de nos contemporains. Il bouscule son interlocuteur pour qu'il assume pleinement sa condition humaine.

Jésus, lui, exhorte à un tout autre chemin de sagesse. Il ne rivalise pas avec la philosophie et ne propose pas une pensée plus performante pour atteindre la sérénité. Pour lui, la paix intérieure ne se gagne pas au prix d'un détachement des passions de l'existence. Il encourage plutôt à persévérer malgré les échecs et les désillusions. Il appelle à la réconciliation et à l'abandon des ressentiments. Avec lui, ce qui semblait marqué du sceau de l'impossible devient possibilité d'être.

Il existe certes une analogie entre l'intériorité socratique et la démarche de foi. Mais Jésus n'était pas un sage. Il y a de l'absurde et du déraisonnable dans le message du Christ.

Rémy Hebding nous invite à la rencontre de ces deux éveilleurs de vies, si proches et pourtant si différents.

Rémy Hebding est journaliste et essayiste, ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire protestant *Réforme*. Il est l'auteur de nombreux ouvrages consacrés à la rencontre de la pensée contemporaine et de l'héritage du protestantisme.

ISBN 978-2-35614-090-6



9 782356 140906

www.editions-empreinte.com

18,00 €